

La traduction comme source d'inspiration au temps du romantisme

■ Dr. Maram Kafala*

● Received: 11/10/2025

● Accepted: 03/12/2025

■ Résumé ::

Cet article s'interroge non seulement sur le rôle de la traduction comme intermédiaire entre cultures, mais aussi sur son importance comme moyen d'implanter certaines conceptions littéraires. Durant la fin du XVIIIe siècle et la première moitié de XIXe siècle, la traduction marque un tournant décisif dans le développement de la littérature française qui profite de nouvelles idées déjà existées dans la littérature anglaise de l'époque pour fonder l'école romantique française.

Maîtriser la langue source et la langue cible n'est pas toujours suffisant pour faire une bonne traduction, en particulier dans le cas des langues n'ayant pas la même source comme il est le cas de la langue anglaise et la langue française. En plus, les civilisations et les mentalités, qui n'ont pas grand-chose en commun, posent un autre obstacle pour le traducteur. Et comme le confirme Téodora Cristea 'Il ne suffit pas d'être bilingue pour être traducteur. Une bonne connaissance des deux cultures est essentielle' (Cristea, 2000, 174).

L'article contient plusieurs axes, tels que la traduction en tant que moyen de transplanter des idées littéraires, l'importance de la traduction en France au XIX^e siècle, Le rôle des traducteurs dans l'implantation du mouvement romantique en France et jusqu'à quel point le traducteur réussit-il dans sa mission de transplanter de nouvelles conceptions d'une langue dans une autre langue ?

● **Mots-clés** : Culture – Traduction – Traducteurs – Romantisme – fluidité textuelle.

* Prof. assistant Département de français Faculté des lettres Université de Zawia E-mail m.kfala@zu.edu.ly:

■ المستخلص:

يتناول هذا المقال دور الترجمة كوسيط بين الثقافات وأهميتها كوسيلة لنشر أداب الشعوب. فقد شكّلت الترجمة ركيزة مهمة في تطور الأدب الفرنسي خلال الفترة بين أواخر القرن الثامن عشر والنصف الأول من القرن التاسع عشر حيث تُرجمت إلى الفرنسية الأفكار الأدبية التي كانت تشكل أساسيات مهمة في الأدب الإنجليزي وساهمت في تأسيس المدرسة الرومانسية الفرنسية

إن إتقان لغة الأدب الآخر ليست كافية لإنجاز ترجمة جيدة لا سيما في حالة اللغات التي لا تنحدر من أصل واحد، كما هو الحال بين اللغة الإنجليزية واللغة الفرنسية. وإضافة إلى ذلك، فإن اختلاف الحضارات التي لا يجمع بينها الكثير من القواسم المشتركة، يطرح عائقاً آخر أمام المترجم. وكما يؤكد البعض أن معرفة اللغة الأخرى لا تكفي لتخلق مترجماً، فالمعرفة الجيدة بالثقافتين أمرٌ أساسي. يتضمن البحث العديد من المحاور الرئيسية المتعلقة بالترجمة كوسيلة لنقل الأفكار الأدبية والمكانة التي وصلت إليها في فرنسا، إضافة إلى دور المترجم في ترسيخ الحركة الرومانسية بفرنسا خلال القرن التاسع عشر ومدى نجاحه في مهمته تلك.

● الكلمات المفتاحية: الثقافة – الترجمة – المترجمون – الرومانسية – السلسلة النصية

■ Introduction :

L'histoire nous dit qu'« avant le XIX^e siècle, les Français, dont la langue était répandue dans plusieurs pays européens, n'avaient pas grand intérêt pour apprendre l'anglais. Selon certains chercheurs, cette langue était pour eux 'un jargon barbare et on se faisait gloire de ne pas l'apprendre.' (Mignet, p. 58)

Plus tard, la nécessité de s'ouvrir sur d'autres littératures pousse les Français à rendre visite aux pays voisins pour compléter les lacunes déjà existées dans la littérature française. Pour mieux envisager le rôle de la traduction dans le développement de la littérature romantique française, il m'est indispensable de délimiter le terrain de cet article sur la période qui couvre le premier tiers du XIX^e siècle.

Cela n'empêche pas de mentionner ici qu'à partir du XVIII^e siècle, quelques ouvrages anglais, tels que *Robinson Crusoe* et *Les Voyages de Gulliver*, sont traduits en français. Aussi, le premier dictionnaire franco-anglais est publié en 1727. 'Seuls, en fait, connaissent la langue ceux que l'exil contraint à vivre en Angleterre ou ceux que pousse une curiosité spontanée pour le pays,

sa littérature ou ses mœurs politiques.’ (Tieghem, p. 61) Dans cette période, où la majorité des Français ignoraient la langue anglaise, les traductions, qui tiennent une large place dans les relations anglo-françaises, indiquent que les deux pays suivent une marche parallèle dans l'évolution de leur vie littéraire.

L'on constate que la vie littéraire française, durant la fin du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle, est caractérisée par un remarquable mouvement de traduction qui semble s'intéresser à tout ce qui n'est pas français. Les Français, qui ont fondé la première République, veulent développer leur littérature pour répondre aux nouveaux besoins de la nouvelle société. Le classicisme ne représente plus de nouvelles conceptions pour participer à l'évolution de la sensibilité et du goût littéraire. Ils remarquent que le mouvement romantique, que les Anglais ont fondé avant eux, exprime l'esprit vivant de la révolution. Le temps est venu pour qu'il y ait 'un 14 Juillet de l'art).

Cette nouvelle littérature, ou ce que l'on va appeler le Romantisme, gagne une importance exceptionnelle puisqu'il déclare la libération intellectuelle qui peut, d'une manière ou d'une autre, revendiquer une libération politique qu'on attend depuis longtemps.

La littérature anglaise de toutes ses branches attirait les Français des siècles avant la période romantique mais leur enthousiasme pour cette littérature était moins fort. La pénétration de cette littérature en France du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle a été faite dans la plupart des cas par des intermédiaires qui sont

Des hommes de lettres qui n'ont pas fait œuvre de création personnelle et qui n'ont pas de prétention littéraire, mais à qui la connaissance des langues étrangères et les séjours à l'étranger ont permis de découvrir des domaines inexplorés de la littérature, que leur curiosité intellectuelle ou leur désir de prosélytisme, ont incité à présenter à leurs compatriotes dans des ouvrages ou des articles. (Tieghem, p. 61)

Il est à noter que dans la citation précédente, Tieghem ne présente qu'une partie de la vérité. En réalité; nombreux sont ceux qui ont fait œuvre de création personnelle et qui ont des prétentions littéraires. Quelques-uns

d'eux ne connaissaient même pas la langue anglaise, tels que Victor Hugo, Sainte-Beuve qui ont profité de traductions, réalisées par d'autres écrivains et traducteurs, pour révéler une partie importante de la littérature anglaise et de franciser une partie importante de ses idées .

Pour développer leur littérature, les hommes des lettres français s'élancent à la découverte d'autres littératures européennes, telles que celles de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie. Et pour dépasser la barrière de certaines langues qu'ils ne maîtrisent pas, ils ont recours à la traduction.

Pour se rapprocher des efforts faits par certains écrivains et traducteurs français dans le domaine de la traduction, nous allons limiter notre survol sur quelques-uns seulement. Commençons par Voltaire qui occupe la première place dans la liste de Français qui ont essayé de franciser une partie de la pensée anglaise.

Après un long séjour en Angleterre, Voltaire traduit une grande masse d'idées qu'il publie dans certains de ses ouvrages, comme *Lettres Philosophiques ou Lettres sur Les Anglais*, *Essai sur la poésie épique* et encore d'autres publications, où il montre la supériorité de la vie intellectuelle anglaise sur celle de la France. Selon ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature française, il est le premier Français qui évoque le génie de Shakespeare et fait la connaissance de nombreux hommes de lettres anglais en France. Il est à noter que si Voltaire s'approprie Shakespeare, c'est juste pour développer le théâtre français.

Après la publication des écrits de Voltaire, la curiosité pour l'Angleterre devient un trait significatif de l'esprit français qui commence à prêter plus d'attention à apprendre l'anglais. On est moins réticent devant cette langue qui se répand plus librement. C'est à partir de cette période que l'influence anglaise sur les Français commence à témoigner la profondeur de leur admiration pour les voisins nordiques.

A son tour, Madame de Staël met sa profonde connaissance de certaines langues étrangères, telles que l'anglais et l'allemand, au service de la traduction. Dans son ouvrage *De l'esprit des traductions*, elle note que le traducteur doit tenir compte de la diversité des cultures et des différents styles. Selon elle :

Il ne faut pas, comme les Français, donner sa propre couleur à tout ce qu'on traduit ; quand même on devrait par-là changer en or tout ce que l'on touche, il n'en résulterait pas moins que l'on ne pourrait pas s'en nourrir ; on n'y trouverait pas des aliments nouveaux pour sa pensée, et l'on reverrait toujours le même visage avec des parures différentes. Ce reproche justement mérité par les Français tient aux entraves de toute espèce imposée, dans leur langue, à l'art d'écrire en vers. (Lieven D'Hulst, p. 87)

Madame de Staël continue dans son analyse en ajoutant que :

La rareté de la rime, l'uniformité des vers, la difficulté des inversions, renferment le poète dans un certain cercle qui ramène nécessairement, si ce n'est pas les mêmes pensées, au moins des hémistiches semblables, et je ne sais quelle monotonie dans le langage poétique, à laquelle le génie échappe, quand il s'élève très haut, mais dont il ne peut s'affranchir dans les transitions, dans les développements, enfin dans tout ce qui prépare et réunit les grands efforts. (Mme de Staël, p. 88)

Les éléments précédents sont, selon la théoricienne française, les vraies raisons qui rendent difficile de trouver dans la littérature française une bonne traduction en vers. Il n'y a que des imitations et des "conquêtes à jamais confondues avec les richesses nationales".

Madame de Staël met en valeur le rôle de la traduction qui contribue pleinement 'à l'essor des lettres par la connaissance d'autres cultures européennes et à la renaissance de la littérature française tout entière par le renouveau des sources d'inspiration grâce à la médiation de l'étranger' (Wilhelm, p. 697)

Pour appuyer son opinion, la théoricienne française écrit :

Lors même qu'on entendrait bien les langues étrangères, on pourrait goûter encore, par une traduction bien faite dans sa propre langue, un plaisir plus familier et plus intime. Ces beautés naturalisées donnent au style national des tournures nouvelles et des expressions plus originales. Les traductions des poètes étrangers peuvent, plus efficacement que tout autre moyen, préserver la littérature d'un pays de ces tournures banales qui sont les signes les plus certains de sa décadence. (Mme de Staël 1838, t. II : 294)

Dans la même page, elle ajoute :

Il n'y a pas de plus éminent service à rendre à la littérature, que de transporter d'une langue à l'autre les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il existe si peu de productions du premier rang ; le génie, dans quelque genre que ce soit, est un phénomène tellement rare, que si chaque nation moderne en était réduite à ses propres trésors, elle serait toujours pauvre. D'ailleurs, la circulation des idées est, de tous les genres de commerce, celui dont les avantages sont les plus certains.

Mais, pour tirer de ce travail un véritable avantage, il ne faut pas, comme les Français, donner sa propre couleur à tout ce qu'on traduit ; quand même on devrait par-là changer en or tout ce que l'on touche, il n'en résulterait pas moins que l'on ne pourrait pas s'en nourrir ; on n'y trouverait pas des aliments nouveaux pour sa pensée, et l'on reverrait toujours le même visage avec des parures à peine différentes. (Ibid, p 294)

Dans ce qu'il écrit de la traduction chez Mme de Staël, Wilhelm montre que pour elle l'art de traduire ' consiste à pratiquer

'L'hospitalité langagière' en s'efforçant de ne pas simplement transposer des pensées étrangères dans un moule français en réduisant l'autre au sein d'une culture hégémonique, mais d'en saisir le sens singulier, la tonalité et l'énergie. L'œuvre étrangère ne saurait plus être considérée comme étant barbare car elle doit désormais être reconnue dans sa différence et son originalité. (Wilhelm)

Chateaubriand est un autre nom français qui utilise la traduction pour intégrer la littérature anglaise en France. Son exil en Angleterre le met sous l'influence de quelques écrivains de ce pays nordique. Il s'intéresse à John Milton et étudie attentivement ses réalisations littéraires, surtout son épopée intitulée *The Paradis Lost*. Cet ouvrage représente pour Chateaubriand une source féconde de descriptions et d'images :

On sent en effet dans ce poème, à travers la passion des légères années, la maturité de l'âge et la gravité du malheur ; ce qui donne au *Paradis Perdu* un charme extraordinaire de vieillesse et de jeunesse, d'inquiétude et de paix, de tristesse et de joie, de raison et d'amour. (Chateaubriand, p. 471)

La traduction de l'épopée miltonienne est le fruit d'une longue étude que Chateaubriand avait commencée dès son exil en Angleterre en 1793, et qu'il publie bien plus tard en 1836. Cette traduction du *Paradis Perdu* était, pour lui, l'ouvrage de sa vie. Il indique que le projet remonte à sa jeunesse, et qu'il a été présent à son esprit pendant plus de quarante ans. Selon lui, le texte original de cette épopée est difficile.

Ce qu'il m'a fallu de travail pour arriver à ce résultat, pour dérouler une longue phrase d'une manière lucide sans hacher le style... ce qu'il m'a fallu de travail pour tout cela ne peut se dire... J'ai refondu trois fois la traduction sur le manuscrit et le placard. (Chateaubriand, p.1)

Chateaubriand rend, sans doute, un grand service à la génération romantique française en traduisant *Le Paradis perdu* qu'il fait suivre de son *Essai sur la littérature anglaise*. Dans cet ouvrage, publié en 1836, Chateaubriand met l'accent sur "les génies-mères" tels que Homère, Dante et Shakespeare. Ce dernier a prêté, selon lui "sa langue à Byron et son génie à Walter Scott." (Moreau, p. 107) Dans cette deuxième partie Chateaubriand résume son jugement littéraire sur le Romantisme.

Si Chateaubriand s'intéresse à traduire et intégrer quelques idées littéraires de la littérature anglaise en France, c'est qu'il considère cette littérature comme une nouvelle source d'inspiration. Plus tard une autre raison l'amène à s'y intéresser ; il en profite pour l'utiliser comme moyen pour changer quelques principes de la société française qui a besoin d'une nouvelle littérature pour répondre à ses différents besoins.

L'admiration que Stendhal porte pour la littérature anglaise est presque la même que celle des deux écrivains précédents ; il profite de ses voyages en Angleterre pour traduire certaines idées de la littérature de ce pays. Il prête grande attention au théâtre anglais qui représente pour lui de nouvelles conceptions n'ayant pas encore de place dans la littérature française. C'est dans son livre intitulé *Racine et Shakespeare* qu'il traduit ses impressions des pièces du théâtre qu'il a vu jouées durant ses visites à Londres et aux autres villes anglaises. La grande admiration qu'il porte pour le mouvement romantique anglais est dispersée dans ses écrits. Il devient romantique avant la réussite de ce mouvement

en France. Dans l'une de sa correspondance, il écrit : "Je suis un romantique furieux, c'est-à-dire que je suis pour Shakespeare contre Racine et pour Lord Byron contre Boileau." (Walters, p. 15)

Les visites qu'il a fait à la bibliothèque britannique à Londres ont, à leur tour, une profonde influence sur l'évolution de la pensée de Stendhal. Il en a profité pour réaliser une étude constante du théâtre shakespearien. Les traductions qu'il a faites lui ont donné de nouvelles idées pour contribuer à la formation des doctrines de la nouvelle littérature romantique. Il insiste sur les nouvelles idées qui marchent avec le temps de l'auteur en rejetant l'idée de copier les siècles précédents. Selon lui, l'écrivain doit être fidèle à l'époque où il écrit en exprimant les mœurs de son temps.

Shakespeare est toujours présent dans les correspondances. Dans une lettre du 2 mars 1823, il écrit : Les Français ont envie de voir sur leur théâtre les tragédies historiques de *La mort de Henri III*, de *L'assassinat du duc de Bourgogne au pont Montereau*. Ce qu'on goûte le plus dans Shakespeare, en France, ce sont les tragédies historiques de *Henri IV* et de *Richard III*. (Marsan, p. 130) On remarque ici que l'histoire commence à fasciner la génération romantique française

Dans ses traductions et ce qu'il écrit à propos de Shakespeare, Stendhal insiste sur le fait qu'il faut se rapprocher des méthodes de Shakespeare quand il a mis en scène les grands événements nationaux, c'est le seul moyen pour réformer le théâtre français.

C'est à Londres que Stendhal commence à lire certains écrits de Walter Scott, tels que *Waverley*, *Ivanhoé* et encore d'autres. Il lui attribue la modification de la sensibilité du lecteur cultivé. Dans *Les mélanges d'art* Stendhal voit que c'est grâce à Walter Scott que le peuple commence à goûter un style "doux, tranquille, ossianique." En plus, en traduisant des écrits scottistes, Stendhal fait des emprunts à Scott. C'est grâce à cet Ecossais que Stendhal doit sa célèbre formule sur le roman : 'Le roman est un miroir qui se promène sur la grande route.' 'Scott, dans *Waverley*, avait déjà parlé de romans qui seraient des miroirs où se reflèteraient des scènes qui se passent chaque jour sous nos yeux.' (Walters, p. 86)

Les versions que Stendhal fait de quelques ouvrages de Scott sont plus près du texte anglais que celles d'autres traducteurs. La comparaison suivante en donne la preuve :

Dans le chapitre 5 de *La Fiancée de Lammermoor*, on lit : "It is perhaps, at all times dangerous for a young man to suffer recollection to dwell repeatedly, and with too much complaisance, on the same individual."

On la traduit de la façon suivante: "Dans tous les temps, peut-être, il est dangereux pour une jeune personne de permettre à son imagination de s'occuper trop souvent, et avec plaisir et complaisance, du même individu."

Dans *De l'amour* Stendhal présente dans sa traduction les événements en les mettant dans un autre cadre plus attirant : "Il est toujours périlleux, pour une jeune personne, de souffrir que ses souvenirs s'attachent d'une manière répétée, et avec trop de complaisance, au même individu." (Walters, p. 137)

Le survol précédent pose une question importante : pourquoi les traductions faites de la littérature anglaise ne suivent pas toujours la même voie ? Pour donner une réponse satisfaisante, nous devons admettre que la traduction n'est pas toujours liée aux textes écrits dans une langue différente. Que d'hommes des lettres ont fait des voyages aux autres pays et de leur retour en France, ils ont traduit leur expérience durant leurs voyages. Les nouvelles idées qu'ils expriment dans leurs écrits sont considérées comme une traduction de ce qu'ils ont vu, lu et entendu. En plus, les traducteurs ne sont pas toujours objectifs dans les versions qu'ils publient d'autres cultures. Néanmoins, la différence existant entre eux ne diminue pas la valeur de leurs efforts. La fréquentation avec d'autres cultures a toujours son importance dans le développement de la littérature française durant la première période du XIX^e siècle.

Voir jouer des pièces de Shakespeare à Londres exprime plus conceptions que les textes originaux restent incapable de traduire. Admettons ici que malgré son rôle de faire connaître la littérature anglaise en France, la traduction ne réussit pas à franciser Shakespeare. Ceux qui le connaissent à travers la traduction, ne montrent pas grand intérêt pour ses écrits. S'il représente pour eux une cible de critique, c'est que dans la traduction la finesse et l'énergie

de la langue se perdent, et que, pour bien le connaître, il vaut mieux le lire en anglais parce que la traduction le tronque et le charme des mots s'évapore. En plus, et dans plusieurs cas, la traduction ne réussit pas à rendre fidèle le texte original parce que la langue française ne permet pas les hardiesses de l'anglais. Certains écrivains français examinent la question des écrits de Shakespeare et la possibilité de leurs traductions.

Dans *De la littérature...*, paru en 1800, Madame de Staël analyse la structure de la langue anglaise et remarque qu'elle suggère les sentiments plutôt qu'elle ne les exprime. Et pour appuyer son argument, elle examine l'une des pièces shakespeariennes :

Lorsque Macbeth, au moment de s'asseoir à la table du festin, voit, à la place qui lui est destinée, l'ombre de Banquo qu'il vient d'assassiner, et s'écrie à plusieurs reprises avec un effroi si terrible : *The table is full*, tous les spectateurs frémissent. Si l'on disait en français précisément les mêmes mots, *La table est remplie*, le plus grand acteur du monde ne pourrait en les déclamant faire oublier leur acception commune ; la prononciation française ne permettrait pas cet accent qui rend nobles tous les mots en les animant, qui rend tragiques tous les sons, parce qu'ils imitent et font partager le trouble de l'âme. (*De la littérature...*, p. 242).

A son tour Le Blanc met le doigt sur ce point en mentionnant que Shakespeare :

parle, pour ainsi dire, une langue qui lui est propre, et c'est ce qui le rend si difficile à traduire... Je tâche de rendre Shakespeare tel que je le vois dans ses pièces... Je suis convaincu que pour le bien connaître il faut le lire en anglais. On ne peut le traduire sans le tronquer à chaque page ; et quand on l'aura tronqué, ce ne sera plus lui !..." (*Le Prérromantisme : études d'histoire littéraire européenne, op. cit.*, III, 62).

Une autre question se pose ici : faut-il traduire la poésie anglaise ou la lire dans le texte original ? et si l'on doit la traduire, faut-il traduire la poésie anglaise en vers ou en prose ? Nous trouvons deux opinions qui s'opposent : la première est celle de l'Abbé Delille qui favorise la traduction en vers. Pour

défendre son opinion il écrit :

L'harmonie de la prose ne saurait représenter celle des vers. La même pensée, rendue en prose ou en vers, produit sur nous un effet tout différent. [...] Un autre charme de la poésie, comme de tous les autres arts, c'est la difficulté vaincue. Une des choses qui nous frappent le plus dans un tableau, dans une statue, dans un poème, c'est qu'on ait pu donner au marbre la flexibilité ; [...] c'est que des vers, malgré la gêne de la mesure, aient la même liberté que le langage ordinaire ; et c'est encore un avantage dont le traducteur en prose prive son original. (Delille, p. 309)

La deuxième opinion est celle de Chateaubriand, qui, selon Line Cottegnies, 'veut promouvoir un nouveau genre de traduction littérale, qui ne pouvait être servie que par une prose libérée des entraves de la contrainte poétique.' (Cottegnies, p. 3) Et pour appuyer son point de vue, il cite les propres mots de Chateaubriand :

[C]'est une traduction littérale dans toute la force du terme que j'ai entreprise, une traduction qu'un enfant et un poète pourront suivre sur le texte, ligne à ligne, mot à mot, comme un dictionnaire ouvert sous leurs yeux. Ce qu'il m'a fallu de travail pour arriver à ce résultat, pour dérouler une longue phrase d'une manière lucide sans hacher le style, pour arrêter les périodes sur la même chute, la même mesure, la même harmonie; ce qu'il m'a fallu de travail pour tout cela ne peut se dire. (Cottegnies, p. 3)

Quant à Stendhal, et malgré son intérêt pour la traduction de certains écrits anglais, il invite, à son tour, les écrivains français à imiter les idiomes du Nord et transporter la phraséologie de la langue anglaise dans la langue française. Il trouve quelque chose de "gonflé et d'élastique jusqu'à l'infini" dans les idées venant du Nord. En 1826, avec la collaboration d'un groupe de jeunes écrivains, il a développé les scènes historiques. Ici encore il se sert de sa lecture du théâtre anglais pour réclamer, non seulement la tragédie romantique en prose, mais aussi pour choisir des sujets tirés de l'histoire nationale française.

Quelle que ce soit la forme de la traduction poétique, les sonnets de Shakespeare semblent ne pas intéresser les Français, surtout avant les années 1850. On y trouve

Une douceur de sentiment qui n'est pas exempte de quelque recherche, mais qui intéresse comme l'expression naturelle des sentiments d'un poète chantant son amour dans un siècle où les amans empruntaient à l'érudition des théologiens et au jargon de la scolastique la forme de leurs plus tendres déclarations. (Cottegnyes, p. 6)

L'opinion de Cottegnyes est aussi choquante ; il remarque qu'en France on reproche aux sonnets de Shakespeare.

leur caractère trop intime, qui heurte le goût de l'époque, voire les mœurs pour certains sonnets adressés au jeune homme, les problèmes esthétiques qu'ils soulèvent-, liés à la forme du sonnet-, mais aussi, plus spécifiquement, leur obscurité et leur appartenance à une esthétique néo pétrarquiste, donc historiquement marquée. (Guérin)

Un autre écrivain ne cache pas que :

La poésie de Shakespeare a de grandes hardiesses, qui ajoutent à sa grâce exquise et à sa mâle beauté; elle change de mètre et de mesure autant que le permet à cet égard la nature imparfaite de la langue anglaise. Il est impossible de rendre en français toutes ces licences, qui appartiennent cependant, d'une manière essentielle, au génie de la poésie shakespearienne. (Christian Jensen, p. 142)

Notons que ses efforts concernant la traduction d'écrits de Shakespeare participent d'une manière ou d'une autre à faire oublier l'hostilité pour tout ce qui est anglais au début du XIX^e siècle. Bien que certaines traductions soient remarquables, pourtant, elles ne marquent pas un tournant décisif dans le théâtre français puisque l'idée qu'on porte sur Shakespeare est encore celle de Voltaire. Et même après l'année vingt-sept, qui marque une étape favorable au théâtre shakespearien, où la traduction des écrits d'Outre-manche est à son apogée, le public, qui ne connaissait Shakespeare que par des traductions où se perdent la finesse et l'énergie de la langue, ne voulait plus voir jouer des pièces traduites et on n'apprécie plus les adaptations et les imitations. Refuser de voir jouer de telles pièces veut dire que le public ne trouve plus l'esprit original dans ce qu'il voit puisque la traduction est aussi une adaptation. Quand on traduit on propose donc non seulement 'un genre moderne', mais un texte second, à la disposition des auteurs. Normalement, comme le note

Christian Biet, le traducteur français «propose un texte qui tient compte de l'évolution du genre tragique et qui souhaite nourrir cette évolution de ce qu'on peut raisonnablement tirer du texte shakespearien.» (Biet, p.12)

Ici encore on voit l'importance de la connaissance de la langue anglaise qui permet au lecteur de lire les productions théâtrales et poétiques dans le texte original que la traduction tronque. Aussi, et selon l'opinion de Christian Pons, quelques écrits de Shakespeare, comme *Hamlet*, ne sont pas favorables à la traduction parce que le français ‘‘convient très mal à l'expression des grandes émotions tragiques, si puissantes dans Shakespeare, et surtout dans *Hamlet*. Le français est peut-être la moins shakespearienne de toutes les langues.’’ (Pons, p. 116)

De son côté, Denis Gauer explique les vraies raisons qui rendent difficile la traduction des écrits de Shakespeare qui posent des difficultés pour être compris même par les Anglais. ‘‘Des universitaires Anglo-Saxons m'ont en effet avoué avoir du mal à lire Shakespeare - faudrait-il, à la limite, commencer par traduire ses pièces en anglais moderne?’’ (Gauer, p. 8) l'auteur mentionne d'autres difficultés que nous résumons dans la suite.

Tout d'abord, l'origine des écrits de Shakespeare reste obscure et problématique ; ses textes ne sont imprimés qu'à après sa mort et selon Gauer, ils contiennent tous des divergences.

Or ces textes ne sont pas, pour l'essentiel, des originaux ; ils proviennent, selon la tradition, de deux sources. Soit un ‘piratage’ des pièces durant leurs représentations... Soit une reconstitution des textes par un maximum de personnes s'y étant frottées, acteurs principalement. (GAUER, p. 9)

Ensuite, la langue utilisée dans les écrits de Shakespeare pose, à son tour une deuxième difficulté ; étant un reflet linguistique de son époque, elle représente un mélange

parfois déconcertant une étonnante modernité et une nette dimension ‘archaïque’, sans même parler des glissements sémantiques... Quelques exemples canoniques : *patience*, terme récurrent chez Shakespeare, où il signifierait plutôt ‘endurance’, ‘courage à subir’, voire ‘résignation’, *sport* (‘réjouissances’, ‘divertissement’, voire ‘copulation’) ou encore *fair* (‘blond’,

‘beau’, ‘juste’, ‘noble’), à quoi on peut ajouter *bid*, *foul*, *gracious*, et autres *grievous*. Bref, la langue de l’époque est encore quelque peu ‘flottante’ à bien des égards. (GAUER, p. 12)

Et enfin, les jeux de mots (salaces en particuliers), sont, selon Gauer, ‘toujours difficiles à traduire, de par leur nature même : la fameuse réplique de Mercutio à la Nourrice dans *Romeo and Juliet*, ‘For the bawdy hand of the dial is now on the prick of noon’ en est un exemple canonique.” (GAUER, p. 13) A la fin de son article, Gauer indique qu’il est impropre <de parler de <traduire> Shakespeare : on peut à la rigueur le transposer, ou l’adapter dans notre langue.> (GAUER, p. 18)

Ajoutons ici que pour éviter de lire des adaptations et des imitations dont le style est celui du traducteur et non de l’auteur original, il faut lire et jouer les pièces shakespeariennes dans leur langue originale.

Malgré les obstacles qu’affronte la traduction des productions littéraires anglaises en France, pourtant, leur quantité est plus grande que celle d’œuvres allemandes ou italiennes. Nous pouvons supposer que la langue joue un rôle essentiel à ce propos : les linguistes montrent que la langue anglaise est plus facile et aussi plus répandue grâce à sa simplicité.

L’étude de l’anglais est plus facile et plus répandue que celle de l’allemand. Les œuvres de la littérature anglaise nous conviennent aussi davantage par l’utilité pratique, l’abondance des documents positifs, l’esprit d’affaires qui y respire et la réalité applicable qui les distingue. L’anglais est plus concis, plus net, plus simple, moins effrayant dans sa syntaxe et ses composés. (Chasles, p. 4)

Pour conclure, il est à mentionner que plusieurs études confirment que l’ensemble de traductions, réalisées au début du XIX^e siècle, offrait une collection abondante de textes bien choisis pour pouvoir bien donner une idée favorable de ce que cette littérature anglaise, encore très peu connue, peut offrir pour le développement de la littérature française. L’on est presque d’accord que l’une des plus importantes tendances que ces traductions ont développées est le besoin d’un art indépendant de la tradition et des règles qui régnaient dans les différentes branches de la littérature classique française. (Tieghem, p. 214)

En ce qui concerne la responsabilité du traducteur, elle est soulignée par

certaines écrivains qui notent que 'le traducteur vit dans deux mondes. Et sa norme est l'égard : pour le texte, l'auteur, les deux langues, les moments de l'histoire et des cultures.' (Rastier, p. 183)

Dans son ouvrage intitulé *Cent ans de théorie française de la traduction*, Lieven D'Hulst écrit :

L'importance de la traduction en tant que médiatrice entre cultures se manifeste de manière exemplaire dans les échanges entre les langues et les littératures, dans les transferts de modèles et de savoirs littéraires, religieux, scientifiques et autres.... La traduction est, à travers les âges un document-clef sur la façon dont l'étranger -ou l'étrange- est défini, assimilé ou repoussé. (D'Hulst, p. 2)

Mais le médiateur essentiel de la circulation des écrits reste incontestablement le traducteur dont l'importance est primordiale dans la socialisation et la vulgarisation d'idées étrangères.

■ Conclusion générale

C'est à partir des premières années du XIX^e siècle que les contacts littéraires entre la France et l'Angleterre commencent à être d'une réelle intensité. Bien que ce siècle soit une époque de cosmopolitisme, les Français, plus nationalistes que dans les périodes précédentes, veulent tout lire dans leur propre langue. Les voyageurs français franchissent le détroit à la découverte de leurs voisins nordiques, les visiteurs anglais sont nombreux à Paris, un grand mouvement de traduction des écrits anglais se développe et des libraires s'établissent à Paris pour imprimer des livres ayant du succès en Angleterre. Ces éléments et encore d'autres jouent un rôle marquant dans l'amélioration des relations entre les deux pays. C'est grâce aux hommes de lettres français, aux voyageurs et aux traducteurs que les ouvrages anglais, traduits en français, se répandent en France. Les pièces de Shakespeare, les romans de Scott, les écrits de Byron et d'autres livres anglais de valeur littéraire sont mis à la disposition des lecteurs français.

La traduction a certainement joué un rôle dans l'évolution des mentalités même s'il s'agit là de phénomènes difficiles à évaluer. Les ouvrages traduits en français changent l'opinion hostile des Français envers les Anglais.

Bien que les Français aient alors largement profité de la littérature anglaise dont l'influence est visible dans de nombreux écrits français, pourtant, l'influence littéraire ne s'est pas exercée seulement dans un seul sens ; les écrivains français comme Molière, Chateaubriand et Madame de Staël, occupent, à leur tour, une place marquante dans la vie littéraire anglaise. La question de l'influence littéraire et du transfert des modèles est compliquée, et on ne peut pas identifier quel pays donne le plus et lequel reçoit le moins. Dans ce qu'il écrit à ce propos, Paul Van Tieghem souligne le fait suivant :

Entre les nations également avancées intellectuellement, il y a assez souvent simultanéité entre les idées, parce que celles-ci circulent à travers les frontières et trouvent toujours des esprits pour les accueillir et les répéter en les modifiant plus ou moins ; il ne saurait y avoir concordance entre les créations de l'art, car le génie, qui ici répond à l'appel, là fait défaut, et l'esprit souffle où il veut. (Tieghem, p. 71)

Les dettes que les écrivains français contractent à l'égard de la littérature britannique ont pour contrepartie celles de l'Angleterre à l'égard de la littérature française. De plus, et comme le confirme Van Tieghem :

La mise en lumière de ces dettes ne diminue en rien la valeur de ceux qui les ont contractées ; au contraire, la puissance du génie qui a su deviner tout ce qu'une œuvre étrangère pouvait apporter d'enrichissement à son œuvre et qui a su plier cette matière étrangère à la discipline du goût français, apparaît plus admirable. (Tieghem, p. 2)

■ Notes et bibliographie

- Biet, Christian, *Shakespeare et la France*,
- Actes de colloque 2000 de la Société Française Shakespeare, éd. Patricia Dorval.
- Corredor, Marie-Rose, *Stendhal à cosmopolis*, Grenoble, Ellug, 2007.
- Cottegnies, Line, 'La version en vers des *Sonnets* de Shakespeare par Ernest Lafond (1856) : défense de la poésie à l'âge de la prose', *Etudes Epistémè*, 6 (2004)
- Defauconpret qui, à son tour, 'traduisit les romans de Walter Scott dès leur apparition en Angleterre.' Voir : Ethel, Jones, *Les Voyageurs français en Angleterre de 1815 à 1830*, Paris : E. de Boccard, 1930.
- Denis GAUER, MCF (*Mars-juin 2003*), Université de La Réunion, (1-18). Consulté le

24/8/2022.http://www.gutenberg.org/angellier.biblio.univlille3.fr/ressources/article_gauer_tradshakespeare.

- François René de Chateaubriand, *Le Paradis perdu suivi de l'essai sur la littérature anglaise*, Paris : Garnier Frères Éditeurs, sans date.
- Gauer, Denis, MCF (*Mars-juin 2003*), Université de La Réunion, (1-18). Consulté le 24/8/2022.http://www.gutenberg.org/angellier.biblio.univlille3.fr/ressources/articlegauer_tradshakespeare.
- Guérin, Claire, *Un siècle de traductions françaises*, publié le 28 mars 2013, consulté le 12 juillet 2022. [http:// www. laviedesidees.fr/Un-siecle-de-traductions.html](http://www.laviedesidees.fr/Un-siecle-de-traductions.html).
- Hoof, Henri van, *Histoire de la traduction en Occident : France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas*, Paris : Duculot, 1991
- Lieven D'Hulst, *Cent ans de théorie française de la traduction*, Lille: P U L, 1990.
- Marsan, Jule, *La bataille romantique*, Hachette, Paris, 1912, p.130.
- Mignet, Joseph, 'La Langue anglaise en France.' la *Revue Encyclopédique*, VIII (1821), pp. 48-73
- Paul Van Tieghem, *Le Romantisme dans la littérature européenne*, Paris : Éditions Albin Michel, 1948,
- Philarète Chasles, *Etudes sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIXe siècle*, Paris : Amyot, 1850,
- Pierre Moreau, *La Critique littéraire en France*, Paris : Librairie Armand Colin, 1960.
- Pons, Christian, 'Le Traductions de Hamlet par des écrivains français', *Revue d'études anglaises*, 2, (1960),
- Rastier F. « Communication ou transmission ? », *Césure*, n°8, 1995, pp.151-195.
- Walters, K. G. Mc, *Stendhal lecteur des romanciers anglais*, Grand Chêne, Lausanne 1963,
- Wilhelm, J. E. (2004). La traduction, principe de perfectibilité, chez Mme de Staël. *Meta*, 49(3), 692–705. <https://doi.org/10.7202/009387ar>. Consulté le 24/08/2022.